

atmosphere, highly-spiced action, and a relatively accurate depiction of teenage life.

James Gellert teaches courses in children's literature and criticism at Lakehead University.

L'ÉVASION ET L'ÉDUCATION

La note de passage, François Gravel. Montréal, Boréal Express, 1985, 199 pp. 11,95\$ relié. ISBN 2-89052-124-9.

Le quotidien ne suffit pas à certains hommes. Asphyxiés par le rythme du métro-boulot-dodo, ceux-ci rêvent d'une vie affranchie des limites et de la banalité. Ce besoin d'évasion (qu'exploitent sans vergogne les mass media), vieux comme la chute d'Adam, se rit des méridiens comme des siècles. Il constitue un des grands axes de compréhension de toute littérature. Dans le premier roman de François Gravel, *La Note de Passage*, ce besoin d'évasion surgit à intervalles réguliers sous la forme d'un monde parallèle, concurrent de celui de la réalité. Grâce à son jeu sur l'envers et l'endroit, et grâce à son adaptation originale du thème de l'évasion, le romancier capte l'intérêt du lecteur qui suit allègrement les aventures de cégépiens au pays des merveilles.

Ce merveilleux lointain où le "sésame ouvre-toi", concession aux moeurs de l'époque, prend la forme de champignons hallucinogènes se présente comme un monde onirique des plus délirants. Lénine, devenu un mécanicien à la langue coupée, conduit les initiés dans une locomotive à vapeur vers une Albanie mythique gouvernée par l'illustre Hoxi Xoxa. Une fois rendus (ou plutôt, une fois "partis"), ceux-ci peuvent interpréter "Roll Over Beethoven" en compagnie de John Lennon, discuter avec Marx, ivre mort, ou visiter en compagnie d'une hôtesse libidineuse les chambres du manoir, à moins que cette visite ne soit un traquenard de l'énigmatique Charles-Albert Lachapelle, le maître de céans.

Ces pérégrinations, fruit d'une imagination luxuriante, colorent le roman d'une teinte surréaliste. Nous y retrouvons aussi la caractéristique commune à tous les romans dits "d'évasion": l'abolition de la durée quotidienne grise et banale, sa transfiguration en un temps dense et heureux. Imagination et quête du bonheur ne cessent de se conjuguer pour créer cette "vraie vie" qu'évoque Rimbaud et qui se trouve "ailleurs". Comment,

en effet, ne pas chercher à quitter la grisaille du Cégep?

Le roman développe deux thèmes qui, à première vue, semblent irréconciliables: celui de l'évasion, le plus saisissant, et celui de la crise de l'éducation, le plus tragique. Ce qui relie, unit ces deux thèmes disparates se résume à une lutte, à une remise en question des rapports professeur-étudiant par le biais d'une vendetta sexuelle où la drogue sert de monnaie d'échange. En enfreignant le sixième commandement du décalogue, un professeur de Cégep s'attire la vindicte d'un élève, Paul Morin, qui, dès lors, ne cherchera qu'à l'humilier. De ce chassé-croisé de vaudeville à base de lutte de "classes" émerge une constante: l'éducation est en proie à un malaise profond. Certes, l'évasion par la drogue est le thème mis en évidence mais il prend racine et renvoie constamment à "l'autre" réalité, celle d'un système d'éducation en déliquescence.

L'école tourne encore mais il y a du sable dans l'engrenage. Le système scolaire tout entier est en proie à un malaise profond. Comme l'illustrent *La note de passage* et *Où est passé monsieur Murphy?* de J.-E. Rioux (cf. *LCJ*, No. 34, automne 1984, p. 69-71), l'école ne cesse de donner dangereusement de la gîte. L'image même des enseignants apparaît de plus en plus ternie; ce sont de grands buveurs et/ou des drogués qui profitent de leur situation pour abuser du système. Et l'éducation que donnent ces modèles de vertu est plus vite compromise que l'école. La question de l'éducation, et de la transmission du savoir, se pose avec de plus en plus d'acuité dans nos romans. Paul Morin, comme plusieurs de ses compagnons de classe, se défie des connaissances poussiéreuses que tentent de lui transmettre les "professeurs". Intelligent et dégourdi, mais aussi profondément inquiet face à l'avenir, il n'a que faire de ce passé qui le dépasse, littéralement, et qui n'a aucune prise sur son vécu. A la question "Que sais-tu de Marx?", il répond après coup: "C'est juste un petit paquet d'os dans le fond d'une tombe. En plus, il pue" (p. 116).

L'image contemporaine du professeur est celle d'un donneur de cours, d'un répétiteur démagogue et poseur. Face à une telle situation, Paul Morin se révolte. Il se dresse contre l'ordre établi, la société et la bêtise humaine, dans une hargne quasi viscérale. Ses réflexions sur les gens qui envahissent le métro donnent le ton du roman.

Souvent je pense que la seule solution, ce serait de les tuer, toute la gang, tous ceux qui ont plus de quarante ans. On trouve un mur, un grand mur, à Berlin ou à Jérusalem. A la mitrailleuse. On efface tout et on recommence. Ca ne serait même pas triste. Ils ne perdraient rien d'autre qu'une vie pleine de platitudes.(p.9-10)

Paul ne voit que conventions ou hypocrisie dans la plupart des rapports sociaux. Il se révolte contre son passé, sa famille, son histoire future. Cette volonté de vivre résolument, absolument, dans le présent, d'élargir le pré-

sent jusqu'à l'éternel, de lui refuser tout lien avec l'avant et l'après, est une des caractéristiques fondamentales de sa révolte. Elle s'oppose à la volonté des professeurs du Cégep de s'évader et de restaurer "ce temps-là", le temps mythique, le Grand Temps.

La note de passage se lit facilement, avec agrément. Une soirée suffit. Mais une fois le livre fermé, un doute persiste, agaçant même. Devant le déferlement de l'évasion, on songe aux formules célèbres de Pascal sur le "divertissement". En outre, l'image du professeur et de l'enseignement véhiculée dans le roman inquiète et chagrine. Fort heureusement, le roman propose un remède: l'étudiant, celui qui provoque et qui remet en question ce que tous acceptent. La réforme des Cégeps ne se fera pas par des "biens assis" qui attendent l'heure de la retraite mais par des jeunes gens inquiets face à leur avenir.

Robert Viau est professeur de littérature québécoise à l'université de Brandon, Manitoba.

UN LIVRE TENDRE

Crac!, Ghislaine Paquin-Back. Illus. Frédéric Back. Montréal, Société Radio-Canada, 1986. 32 pp. 14,95\$ relié. ISBN 2-227-71257-0.

Chasse-galerie, brunante, rigodon...Noms évocateurs de légendes, de fêtes d'autrefois, et d'une vie quotidienne au rythme des saisons, le printemps et le retour des oiseaux, l'été et la moisson, l'automne "grand magicien" des couleurs et l'hiver et son carnaval.

Ghislaine Paquin-Back et Frédéric Back nous offrent un beau livre d'images, un livre tendre où doux rime avec bijou, bonheur avec coeur et promesse avec tendresse mais aussi, nostalgiquement, joie avec autrefois.

Dès l'instant où Onésime coupe un merisier et où celui-ci "s'abat avec fracas, Crac!", on va suivre la vie bien remplie et mouvementée de la chaise berçante qu'il va fabriquer "fidèle au vieux modèle" pour l'offrir à sa fiancée Angeline. Cette berçante est de toutes les fêtes, de toutes les joies et tribulations familiales. Elle berce les enfants pour les endormir, prend part à leurs jeux, tantôt locomotive, tantôt tente ou encore bateau, au rythme des comptines de notre enfance "j'ai un beau château ma tante tire lirelo..." Elle a un sourire béat et ferme les yeux de bonheur — car, bien sûr, elle a des petits yeux ronds et une bouche — quand elle berce les